
« The spirits of valiant Shirley » : les traces de l'épopée persane des frères Shirley dans l'œuvre de Shakespeare

Ladan Niayesh



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/811>

DOI : 10.4000/shakespeare.811

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 161-172

Référence électronique

Ladan Niayesh, « « The spirits of valiant Shirley » : les traces de l'épopée persane des frères Shirley dans l'œuvre de Shakespeare », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 20 | 2002, mis en ligne le 01 novembre 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/811> ; DOI : 10.4000/shakespeare.811

S H A K E S P E A R E
& S E S
C O N T E M P O R A I N S

Société Française Shakespeare

Actes du Congrès de 2002

✱ ✱ ✱

Textes réunis et présentés par
Patricia DORVAL

publiés sous la direction de
Jean-Marie MAGUIN

**«THE SPIRITS OF VALIANT
SHIRLEY»¹ : LES TRACES DE L'ÉPOPÉE
PERSANE DES FRÈRES SHIRLEY DANS
L'ŒUVRE DE SHAKESPEARE**

«A pension of thousands to be paid from the Sophy» et «They say he has been a fencer to the Sophy» (*Twelfth Night*, II.5.174 et III.4.271)² : ces deux citations extraites de *Twelfth Night* de William Shakespeare et contenant toutes deux une allusion au «Sophy», terme par lequel les Élisabéthains désignaient le roi de Perse, constituent l'un des éléments traditionnellement utilisés par les éditeurs pour dater la pièce. En effet, la plupart des éditeurs voient dans ces allusions contemporaines la preuve que la date de composition de la pièce est postérieure à la publication en Angleterre vers 1600-1601 des récits du premier voyage en Perse des frères Shirley³, ces aventuriers et diplomates anglais qui, dans les premières décennies du XVII^e siècle, tentèrent tour à tour de représenter la cour d'Angleterre en Perse et le monarque persan auprès de différentes cours européennes. Citons à titre d'exemple l'introduction à *Twelfth Night* dans l'édition Oxford des œuvres complètes de Shakespeare établie par Stanley Wells et Gary Taylor : «References to 'the Sophy' [...] probably post-date Sir Robert Shirley's return from Persia, in a ship named *The Sophy*, in 1599...»⁴. Si la date fournie, 1599, est exacte, les autres informations contenues dans cette citation le sont en revanche moins. De fait, celui des

frères qui entreprend ce voyage de retour en Europe n'est pas Robert, resté en Perse, mais son frère aîné Sir Anthony Shirley. Ce dernier n'a pas emprunté la voie maritime à bord d'un vaisseau portant le nom du Sophy, mais en tant qu'ambassadeur du roi de Perse alors en guerre contre le Grand Turc, il a dû contourner le territoire ennemi par voie terrestre, soit par la Russie et l'Europe du nord, avant de rallier Venise.

Au-delà du débat critique sur la date de *Twelfth Night*, l'exemple de cette édition de référence pour l'étude des pièces de Shakespeare montre à quel point les frères Shirley et leur aventure persane sont mal connus aujourd'hui. Il n'en était pas de même à l'époque de Shakespeare, où les ambassades successives des Shirley ont suscité toute une polémique de la part des contemporains et occasionné une abondante littérature de propagande. Le théâtre du début du XVIIe siècle en général, et l'œuvre de Shakespeare en particulier, conservent de nombreuses traces de l'histoire fortement romancée de ces frères, et ce sont quelques-unes de ces traces que je souhaite mettre en évidence ici.

* * *

Mais pour comprendre ces traces et ces allusions, il convient peut-être tout d'abord de replacer l'aventure des frères Shirley dans le contexte global des relations anglo-persanes à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècles. L'évolution de ces relations se montre inséparable de celle des relations avec l'empire turc, tour à tour ennemi et partenaire commercial de l'Europe dans les mêmes années. Suivant la chute de Constantinople en 1453, la puissance turque se pose comme une menace politique, religieuse et commerciale sérieuse pour toute l'Europe. Le danger turc pèse lourdement sur le continent durant le siècle et demi qui suit la chute de Constantinople, avec des épisodes particulièrement sanglants comme la chute de Rhodes (1522), la conquête de la Hongrie par Soliman le Magnifique (1526) ou encore le siège de Vienne (1529). À une date aussi tardive que 1570, les Turcs triomphent encore à Chypre, et il faudra attendre la bataille navale de Lépante en 1571 pour voir les forces chrétiennes réunies de la Sainte Ligue (qui regroupe l'Espagne, Venise et le Saint-Siège) porter un coup décisif à l'ennemi et stopper définitivement son avancée en Méditerranée⁵.

Ce sont ces épisodes sanglants qui valent aux Turcs la réputation de cruauté qui est la leur en Europe à la Renaissance et qui encore aujourd'hui a laissé des marques linguistiques un peu partout en Europe,

notamment en Angleterre, comme l'attestent les différentes définitions du terme «Turc» données par l'*OED*. Si les premières définitions du dictionnaire renvoient naturellement à l'origine ethnique ou à la nationalité turques, les suivantes cristallisent quelques-unes des plus grandes peurs européennes à la Renaissance : «applied vaguely to Saracens» (faisant du Turc l'avatar des adversaires des croisés), «often used as Muslim» (l'*OED* donne à cet effet l'exemple des expressions «to turn Turk» ou «to become Turk» qui dénotent l'horreur suprême de la perte d'identité, voire de l'ensauvagement du chrétien converti), «applied to any one having qualities attributed to the Turks ; a cruel, rigorous, or tyrannical man ; any one behaving as a barbarian or savage ; one who treats his wife hardly ; a bad-tempered or unmanageable man. Often, with alliterative qualification, *terrible Turk*», et enfin «a hideous image to frighten children ; a bugbear» (ce dernier sens rejoint un peu l'expression française «tête de Turc»).

Une des définitions les plus concises et en même temps les plus riches en stéréotypes du Turc à la Renaissance anglaise est peut-être celle fournie par la légende en vers qui accompagne une gravure censée représenter deux Turcs dans *The Introduction of Knowledge* d'Andrew Borde (c. 1555) :

I am a turk and machamytes⁶ law do kepe
I do proll for my pray whan other be a slepe
My law wyllith me no swynes flesh to eate
It shal not greatly forse for I haue other meate.⁷

L'ambiguïté du terme «pray», qui avec l'orthographe changeante de l'époque peut aussi bien désigner la prière (forme abrégée de «prayer») que la proie («prey», surtout lorsqu'il est accompagné du verbe «to prowl» qui suggère le comportement de chasse d'un prédateur), ainsi que le mystère qui entoure la nature de cette «autre viande» dont le Turc se nourrira à défaut de pouvoir manger du porc, contribuent à présenter le Mahométain comme une sorte de monstre sanguinaire et cannibale.

Pour donner un aperçu de l'impact de ces légendes de cruauté et de ces peurs sur la littérature dramatique de la fin du XVI^e siècle, citons en exemple un extrait de *2 Henry IV* de Shakespeare. Il s'agit de la scène du couronnement du prince Harry devenu Henry V. Ce dernier justifie en ces termes la clémence dont il entend user vis-à-vis de ses anciens ennemis : «This is the English not the Turkish court ; / Not Amurath an Amurath succeeds, / But Harry Harry» (V.2.47-9). La citation renvoie à l'histoire

récente, à savoir à l'accession au trône du Sultan turc Murad III (dont le nom est déformé en Amurath par les Élisabéthains) en 1574. Pour couper court à toute velléité de révolte ultérieure et de lutte dynastique, le nouveau sultan ordonne la mise à mort immédiate de tous ses frères. Son exemple sera suivi par Muhammad III, qui lui succède en 1596 et qui érige cette pratique barbare au rang de coutume turque, ajoutant encore un peu plus à la réputation de cruauté et de férocité des Turcs⁸.

C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer les premiers contacts engagés par les Occidentaux avec l'empire perse, ennemi des Turcs. Les premiers à voir l'intérêt de contourner les Turcs en tissant des liens commerciaux avec les Perses, qui leur ouvrent la voie de l'Asie Centrale et au-delà de la Chine, sont les marchands vénitiens Josafa Barbaro (1471) et Ambrogio Contarini (1473). Plus tard, les voyages maritimes des Portugais les mènent aux portes de l'empire perse où ils établissent un comptoir commercial qui deviendra une base militaire, à Hormuz sur le détroit du même nom qui contrôle l'entrée du Golfe Persique. Pour les Anglais en revanche, les contacts avec la Perse viendront beaucoup plus tard et de manière incidente, presque fortuite. C'est en 1553 qu'un groupement de marchands londoniens, celui-là même qui plus tard prendra le nom de la compagnie des «Merchant Adventurers», obtient d'Édouard VI des lettres patentes qui lui permettent d'armer des navires pour tenter de découvrir un passage du nord-est vers la Chine. Si ces voyages d'exploration entrepris par Sir Hugh Willoughby, Richard Chancellor et Anthony Jenkinson ne les mènent jamais jusqu'à la Chine, ils leur ouvrent en revanche la voie du commerce avec la Russie d'Ivan le Terrible. C'est en descendant le cours de la Volga lors de l'un de ces voyages qu'Anthony Jenkinson atteint les rives de la Caspienne et se rend compte de l'existence et de l'importance des possibilités commerciales avec la Perse du roi safavide Tahmasp. Au total, entre 1561 et 1581, Jenkinson et d'autres Anglais effectuent six voyages fructueux en Perse. Mais la période d'anarchie et d'instabilité dynastique qui fait suite à la mort de Shah Tahmasp met un frein brutal à ces échanges, désormais considérés comme trop hasardeux par les marchands anglais qui la même année (1581) obtiennent des concessions de la Sublime Porte et fondent la Compagnie du Levant⁹.

L'héritage imaginaire et fantasmatique de cette première période d'échanges avec la Perse des Safavides est partiellement visible dans la dénomination de ces produits de luxe nouveaux dont l'*OED* atteste l'usage autour des mêmes années et qui apparaissent à la rubrique «Persian»,

comme «Persian silk», «Persian lamb» ou encore «Persian ware». On est bien loin ici des connotations féroces qui accompagnaient le terme «Turc».

La littérature dramatique de cette période conserve également la trace de ces échanges de produits de luxe, comme l'illustre à titre d'exemple cet extrait du *Jew of Malta* de Christopher Marlowe (1589) :

Thine Argosie from *Alexandria*,
Know *Barabas*, doth ride in *Malta Rhode*,
Laden with riches, and exceeding store
Of *Persian* silkes, of gold, and Orient Perle.

(I.1.85-8)¹⁰

Pour prendre un équivalent shakespearien, on peut citer un extrait de *Comedy of Errors* (c. 1592), où un marchand réclame l'argent qui lui est dû pour pouvoir entreprendre le voyage de la Perse :

Second Merchant (to Angelo) :
You know since Pentecost the sum is due,
And since I have not much importuned you ;
Nor now I had not, but that I am bound
To Persia, and want guilders for my voyage.

(IV.1.1-4)

Telles sont donc la situation et l'image de la Perse dans les dernières années du XVI^e siècle. Le pays sort de deux décennies de luttes intestines qui ont interrompu les échanges naissants avec l'Occident. La lutte contre le voisin turc, elle, se poursuit globalement en dépit de quelques périodes d'accalmie. Mais deux événements nouveaux se produisent qui vont renverser la donne dans ces années : Shah Abbas I^{er} (le futur «Sophy» des Élisabéthains) accède au trône de Perse en 1587, et surtout les frères Shirley, au plus bas de leurs fortunes et devenus indésirables en Angleterre et en Europe se lancent sur la route de l'Orient et décident de tenter leur chance en Perse en 1598.

Le moment est venu d'évoquer brièvement le parcours des trois frères Shirley, Thomas, Anthony et Robert. Ayant pris part aux campagnes militaires du comte d'Essex sur le continent dans les années 1590, ces trois frères issus de la petite noblesse anglaise se taillent une solide réputation de soldats et d'aventuriers en même temps qu'ils s'attirent la haine de Sir Robert Cecil à la cour. Un mariage contracté sans le consentement de la

reine et la participation à quelques expéditions de pirates feront le reste. À la fin des années 1590 le chemin du retour en Angleterre est coupé aux frères Shirley qui doivent désormais tenter leur fortune ailleurs. Devenu pirate de profession en Méditerranée, Thomas, l'aîné des frères, passera plusieurs années dans les prisons du Sultan avant que Jacques Ier n'intervienne pour obtenir sa libération en 1607. Les deux plus jeunes frères, Anthony et Robert, quittent quant à eux Venise avec une compagnie d'à peine vingt-six ou vingt-sept hommes pour atteindre Qazvin, alors capitale de la Perse, au moment précis où Shah Abbas y revient après sa campagne victorieuse contre les Ouzbeks en 1598. L'imposteur Anthony se présente immédiatement comme l'envoyé d'Élisabeth Ière et propose en son nom des échanges commerciaux et une alliance militaire contre les Turcs qu'il n'est aucunement mandaté à promettre. C'est ainsi qu'il obtient la confiance et les faveurs du Sophy qui le renvoie en Europe avec le titre d'ambassadeur du roi de Perse, autorisé à négocier en son nom l'alliance avec les princes d'Europe contre le Grand Turc. Le plus jeune frère, Robert, reste comme conseiller militaire et surtout comme otage en Perse, garant de la bonne foi et de la promesse de retour de son aîné.

C'est donc dans ces années que l'Europe assiste à la première ambassade Shirley. Après un détour par Moscou où il rencontre le Tsar, Anthony arrive en Italie où il tente d'emporter l'adhésion du Pape Clément VIII à son projet de coalition anti-turque, puis retente l'expérience avec l'empereur Rodolphe II et le roi d'Espagne Philippe III, sans succès. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les écrits de propagande dont il encourage la publication en Angleterre en 1600-1601 dans une tentative désespérée pour regagner les faveurs de la couronne et sa participation au projet persan. Au nombre de ces écrits compte l'anonyme *A true report of Sir Anthony Shirlies iourney ouerland to Venice*, publié en 1600 par l'imprimeur Blore et le libraire Jaggard et dont la diffusion est interdite presque immédiatement sur ordre de la couronne, tandis qu'imprimeur et libraire sont frappés d'une amende. Cette publication est suivie de celle du récit d'un membre de l'expédition Shirley rentré de Perse, William Parry, sous le titre de *A New and Large discourse of the travels of Sir Anthony Shirley... to the Persian Empire* (1601).

C'est probablement la polémique autour de la mission de Shirley et les détails fabuleux quant aux richesses de l'empire perse contenus dans ces écrits de propagande censurés qui sont à l'origine des deux références au Sophy de Perse par lesquelles j'ai commencé cette communication et

qu'on peut maintenant expliciter. «A pension of thousands to be paid from the Sophy» (*Twelfth Night*, II.5.174) renvoie peut-être aux promesses fabuleuses de richesses dont Sir Anthony émaille ses discours de propagande auprès des grands d'Europe. À moins qu'il ne s'agisse d'un écho des descriptions mythifiées des richesses octroyées par le Sophy à Sir Anthony lors du séjour de ce dernier en Perse, telles qu'on peut les lire par exemple dans cet extrait de *A True Report* :

[...] the king intending a iourney from *Bassan* vnto *Haftsam*, required Sir Anthony to goe with him, at which time the great Sophie sent him this guift folowing, (*viz.*) fortie Horse well furnished, whereof four Saddles were Plate of Golde, set with pretious Stones, and two of Silver. Fifteene Cammels, and as many Mules for his Carriages. Three most faire Tents. Eighteene Carpets curiously wrought with Golde. 16000. Pistolets withall. Commaunding his Messenger to tell Sir Anthony, that the great Sophie woulde not haue him to accept them as a Present, but as thinges necessarie for his Journey (being but for eight dayes) [...]

(Sig. A4v)

Quant à «They say he has been a fencer to the Sophy» (*Twelfth Night*, III.4.271), il s'agit d'une allusion probable à Robert Shirley resté en Perse comme otage mais, du moins nominalement aussi, comme maître d'armes et conseiller militaire de Shah Abbas.

Un même phénomène en termes d'impact littéraire se produit à l'occasion de la seconde ambassade de Shirley en Europe vers 1606-1607. Suite à l'échec de la mission d'Anthony qui, par crainte du courroux du Sophy ne retournera jamais en Perse mais terminera ses jours en Espagne, c'est cette fois Robert qui est investi d'une mission identique par le souverain persan. Au cours des années passées en Perse, Robert a gagné la confiance du roi en s'illustrant dans les batailles menées contre les Turcs, et ce au point qu'il a reçu en récompense la main d'une dame chrétienne du harem royal que la légende shirleyenne présente comme la cousine germaine du Sophy, avant que leur premier enfant ne soit baptisé en Perse et que le roi n'accepte d'être son parrain¹¹.

Tous ces détails, ainsi que d'autres plus fabuleux encore, comme la rumeur de la conversion imminente ou effective du Sophy au christianisme, émaillent les écrits de propagande dont Robert, à l'instar de son aîné, commande ou encourage la publication en Angleterre en prévision d'une visite diplomatique qu'il espère proche dans ce pays. Le plus important parmi ces écrits est sans doute le livret élogieux d'Anthony Nixon, *The Three English Brothers* (1607)¹². C'est la source directe de la pièce également à visée très propagandiste *The Travels of the Three English Brothers* de John Day, William Rowley et George Wilkins (1607)¹³, qui sera l'un des plus grands succès de la compagnie des Queen Anne's Men et qui sera montée à la fois au Curtain et au Red Bull, les deux théâtres où cette compagnie se produit.

Cette pièce longtemps oubliée a attiré l'attention des critiques ces dernières années, d'une part à cause de la parution de l'excellente édition critique récente d'Anthony Parr, et d'autre part à cause d'un épisode vénitien mettant en scène un personnage d'usurier juif, Zariph, qui se présente comme l'héritier en ligne directe des deux grands stéréotypes d'usuriers juifs dans le théâtre anglais des années antérieures, à savoir le Barabas de Marlowe dans *The Jew of Malta* (1589) et le Shylock de Shakespeare dans *The Merchant of Venice* (1596)¹⁴. La quasi-homonymie des deux victimes des Juifs dans la pièce de Shakespeare et *The Travels*, à savoir le marchand Antonio dans un cas et Sir Anthony dans l'autre, accentue encore plus la similitude entre les deux situations et souligne encore davantage l'emprunt à Shakespeare¹⁵. On peut également voir un autre emprunt shakespearien dans la formule qu'utilise le personnage de Sir Anthony dans la pièce pour s'adresser au Juif : «honest Zariph» (11.14), qui n'est pas sans rappeler le «honest Iago» d'*Othello* (1604), autre personnage de méchant vénitien aux caractéristiques et au nom fortement judaïsés.

Mais l'hypothèse que j'aimerais considérer ici, c'est que l'emprunt ait également pu se faire dans un sens ou dans l'autre dans le cas d'une autre pièce de Shakespeare, *Antony and Cleopatra*, dont on estime qu'elle a été composée dans les mêmes années 1606-1607. Là encore, il y a l'homonymie des deux personnages de Sir Anthony et d'Antony. Il y a dans les deux pièces ce portrait de la femme orientale, la Nièce du Sophy dans un cas et Cléopâtre dans l'autre. Il y a encore dans les deux cas cette scène de bataille navale où un choix tactique malheureux et la trahison des leurs mènent les héros à leur perte. Il n'y a pas jusqu'à l'exclamation obsessionnelle d'Antony, «By sea, by sea» (*Antony and Cleopatra*,

III.7.40), qui ne trouve un écho dans la scène de la bataille perdue de Sir Thomas Shirley, avec la répétition de «To sea, to sea!» (*The Travels*, 6.107 et 122). Et que faire de la réplique de Marc Antoine «I'th'East my pleasure lies» (II.3.38) qui, au-delà de l'Égypte fabuleuse de la pièce, rappelle peut-être aussi d'autres contrées d'Orient ? Et aussi et surtout, pourquoi avoir retenu dans «la Vie de Marc Antoine» par Plutarque, la source directe de la pièce, tous ces épisodes secondaires faisant intervenir les Parthes, autrement dit des Perses¹⁶, alors qu'ils constituent *strictu sensu* une digression par rapport à l'action principale de la pièce ? Le projet parthe est le projet sans cesse réaffirmé et sans cesse différé d'Antony dans la pièce de Shakespeare : «If we compose well here, to Parthia» (II.2.15), «He shall to Parthia» (II.3.30), «You must to Parthia» (II.3.39) — tout comme le retour en Perse est le projet sans cesse réaffirmé et sans cesse différé de Sir Anthony. Le seul Parthe qu'on voit jamais sur scène dans *Antony and Cleopatra* est Pacorus, le Parthe mort de l'acte III, scène 1, dont on n'ose poursuivre les compatriotes plus avant en territoire ennemi car les Parthes sont ces terribles cavaliers qui sont encore plus dangereux lorsqu'ils battent en retraite car ils sont capables de darder de flèches leurs ennemis alors même que ceux-ci se trouvent derrière eux¹⁷ : «darting Parthia» (III.1.1), «the ne'er-beaten horse of Parthia» (33) et «the fugitive Parthians follow» (7), nous rappelle-t-on. Faut-il voir dans la conjonction de ces éléments une fidélité scrupuleuse à Plutarque ou un clin d'œil et une prise de position dans la polémique Shirley qui divise alors l'Angleterre et qui trouve un écho au-delà des sphères du pouvoir grâce aux écrits de propagande et à la pièce de Day, Rowley et Wilkins ? Dernière référence possible aux Shirley et à leur aventure : l'épisode de la folie du roi Lear dans la pièce qui porte son nom, quand le roi déchu s'adresse au personnage d'Edgar déguisé en mendiant fou vêtu de haillons et commente sa mise en ces termes : «You, sir, I entertain for one of my hundred, only I do not like the fashion of your garments. You will say they are Persian ; but let them be changed» (*King Lear*, III.6.36-9). Le passage évoque une vision parodique de l'émoi produit par l'un et l'autre des deux frères ambassadeurs qui se présentaient devant les monarques européens vêtus de somptueux habits persans. Il n'y avait pas jusqu'aux membres les plus humbles de leur suite qui ne portaient le costume persan, comme l'indique ce passage d'un autre éloge de Robert Shirley, *Sir Robert Sherley, sent ambassadovr* de Thomas Middleton, le dramaturge, qui souligne encore si besoin était l'influence des Shirley et de leur aventure sur les milieux du théâtre : «Attirde in some of which ordinary Persian habits his Agent

Master *Moore* is lately arrived in *England*, bringing happy tiding of this famous English *Persian*»¹⁸.

* * *

«English Persian» : c'est peut-être dans cette forme composée et composite qu'il faut chercher la cause de la fascination et en même temps de la méfiance des contemporains de Shakespeare pour ces mutants, ces personnages de l'entre-deux que furent les frères Shirley. Ni plus vraiment anglais, ni vraiment encore persans, les frères Shirley partagent finalement, en dépit de leur titre arraché d'ambassadeurs et des fastes qui accompagnent leurs missions diplomatiques, un peu la même place dans l'imaginaire des contemporains que des renégats et des pirates tels que Ward et Dansiker, ces «chrétiens devenus turcs», *A Christian Turned Turke*, comme dans le titre de la pièce de Robert Daborne¹⁹. L'exemple de leur insuccès montre également, au-delà des soieries, des tapis et des poteries rapportés de Perse, combien est mince la frontière qui sépare un barbare d'un autre barbare, un Persan d'un Turc.

Ladan NIAYESH
Université Paris VII

NOTES

¹ «The spirits / Of valiant Shirley, Stafford, Blunt, are in my arms», dit Harry dans *1 Henry IV*, V.4.39-40. Ce n'est pas à proprement parler une référence aux Shirley qui nous intéressent ici. Il s'agit d'un de leurs ancêtres présumés, Sir Hugh Shirley, que Holinshed cite au nombre des tués dans cette bataille.

² Note sur l'édition utilisée pour les citations de Shakespeare : sauf précision contraire, toutes les citations proviennent de l'édition de Stanley Wells et Gary Taylor, *The Complete Oxford Shakespeare*, Oxford, Oxford University Press, 1987.

³ Il s'agit de l'anonyme *A true report of Sir Anthony Shirlies iourney ouerland to Venice*, Londres, R. Blower pour I. Iaggard, 1600 et du récit d'un membre de l'expédition, William Parry, *A New and Large discourse of the travels of Sir Anthony Shirley... to the Persian Empire*, Londres, Valentine Simmes pour Felix Norton, 1601, STC 19343.

⁴ Édition citée, vol. II : «Comedies», p. 719.

⁵ Voir pour détails P. Brummett, *Ottoman Seapower and Levantine Diplomacy in the Age of Discovery*, Albany, New York State University Press, 1994.

⁶ C'est «Mahomet's» qu'il faut entendre.

⁷ Andrew Borde, *The Fyrst boke of the introduction of knowledge*, Londres, W. Copland, 1555 ?, STC 3383, Sig. M4v.

⁸ Pour un développement plus conséquent sur les légendes de férocité des Turcs, voir Christine Woodhead, «'The Present Terour of the World' ? Contemporary Views of the Ottoman Empire c. 1600», *History*, n°72, 1987, p. 20-37.

⁹ Voir pour détails Samuel C. Chew, *The Crescent and the Rose : Islam and England during the Renaissance*, New York, Oxford University Press, 1937, chapitre V : «The Sophy and the Shi'a», p. 205-38, en particulier p. 205-222.

¹⁰ Édition utilisée : Fredson Bowers (éd.), *The Complete Works of Christopher Marlowe*, vol. I, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.

¹¹ Voir pour détail Chew, chapitre VII : «The Greatest Traveller in his Time», p. 298-339.

¹² Pour une liste commentée des plus importants de ces écrits, voir Anthony Parr, «Foreign Relations in Jacobean England : The Sherley Brothers and the 'voyage of Persia'», p. 14-31 in Jean-Pierre Maquerlot et Michèle Willems, *Travel and Drama in Shakespeare's Time*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996. Pour une liste complète, consulter la bibliographie de l'anthologie éditée par Kenneth Parker, *Early Modern Tales of Orient*, Londres et New York, Routledge, 1999.

¹³ Une édition moderne de la pièce est établie par Anthony Parr dans ses *Three Renaissance Travel Plays*, Manchester, Manchester University Press, 1995. Les citations de la pièce utilisées ici en sont extraites.

¹⁴ Voir à titre d'exemple Jean-Pierre Villquin, «Trois portraits de Juifs au théâtre : Barabas, Shylock et Zariph», p. 49-63 in Jean-Pierre Maquerlot et Michèle Willems (éds.), *Le Marchand de Venise et le Juif de Malte : texte et représentation*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1985.

¹⁵ Voir à ce sujet Ladan Niayesh, «Une Spécialité anglaise : le Juif cannibale», p. 27-41 in Alain Blayac (éd.), *Nourritures, saveurs, goûts, modes*, Montpellier, Presses Universitaires de Montpellier III, 2000, p. 35.

¹⁶ La parenté entre les Parthes de l'antiquité et les Persans du XVII^e siècle est un aspect souligné par un grand nombre de voyageurs. L'exemple suivant est tiré de *The Preacher's Travel* de John Cartwright (1611) : «This city [il s'agit d'Ispahan], as some affirm, was built by Arsaces, the first King of Parthia [...] the inhabitants of this city do much resemble the ancient Parthians in several things ; but especially in their continual riding» (texte reproduit dans Parker, p. 114-5).

¹⁷ L'*OED* donne à ce sujet la précision suivante : «The Parthian horsemen were accustomed to baffle the enemy by their rapid manoeuvres, and to discharge their missiles backward while in real or pretended flight : hence used allusively in *Parthian fight, shaft, shot, glance*, etc.».

¹⁸ Thomas Middleton, *Sir Robert Sherley, sent ambassadovr in the name of the King of Persia, to Sigismond the third, King of Poland and Swecia, and to other Princes of Europe*, Londres, I. Windet pour Iohn Budge, 1609, STC 17894, Sig. C4r.

¹⁹ Robert Daborne, *A Christian Turned Turke*, Londres, William Barrenger, 1612, STC 6184.